

... à l'Arabie heureuse

Le lendemain, ils aperçoivent les maisons de Hodeïda, grand port du Yémen. Ils y rencontrent un syrien qui les mène chez le gouverneur Abdul Hamid, le fils cadet de l'Imam. Après quelques jours d'attente, Kessel et ses amis reçoivent l'autorisation d'aller à Sanaa. Accompagnés de serviteurs, de mulets et d'askaris (des guerriers), les voyageurs escaladent péniblement les pentes jusqu'à la capitale du Yémen :

« Kessel et ses compagnons ont hâte de rencontrer l'Imam qui les attend à Sanaa, la capitale perchée sur les plateaux, à deux mille trois cents mètres d'altitude. C'est un défilé ininterrompu de montagnes, de gorges profondes, de villages ancestraux, de sentiers aux paysages fantastiques, de maisons décorées à la chaux, hautes comme des tours, que Joseph contemple depuis la voiture envoyée par le palais royal, l'une des cinq voitures que compte alors le Yémen. De hautes tours gardent les sommets, tandis que des caravanes de chameaux hantent les sentiers, chameaux surmontés parfois d'une nacelle qui cache une femme, épouse d'un chef de tribu. Avec ses maisons antiques, ses lourds remparts flanqués de tours, des tribus accourues de la montagne pour vendre des biens précieux dans un cérémonial de gestes qui doivent remonter à la nuit des temps, Sanaa est une capitale magique, une de ces villes que Kessel ne croyait découvrir que dans son imagination, nourrie par les récits d'enfance. » (Kessel, *Le nomade éternel*, p.93). Arrivés au palais de l'Imam, ils rencontrent le Cadi Rahib, le responsable des Affaires étrangères. Kessel

le décrit plus tard lors d'un entretien avec Yves Courrière :

« À peine étions-nous installés que nous avons vu arriver (et c'est lui, le personnage auquel je voulais arriver, parce que c'est vraiment un personnage extraordinaire, comme tu vas le voir) un homme qui devait avoir entre 75 et 80 ans, mais très droit avec des yeux brillants, une courte barbe de neige, un magnifique turban, pas du tout en désordre, comme étaient la plupart de ceux des Yéménites, une longue djellaba de soie qui lui tombait jusqu'aux pieds, chaussé de babouches de cuir



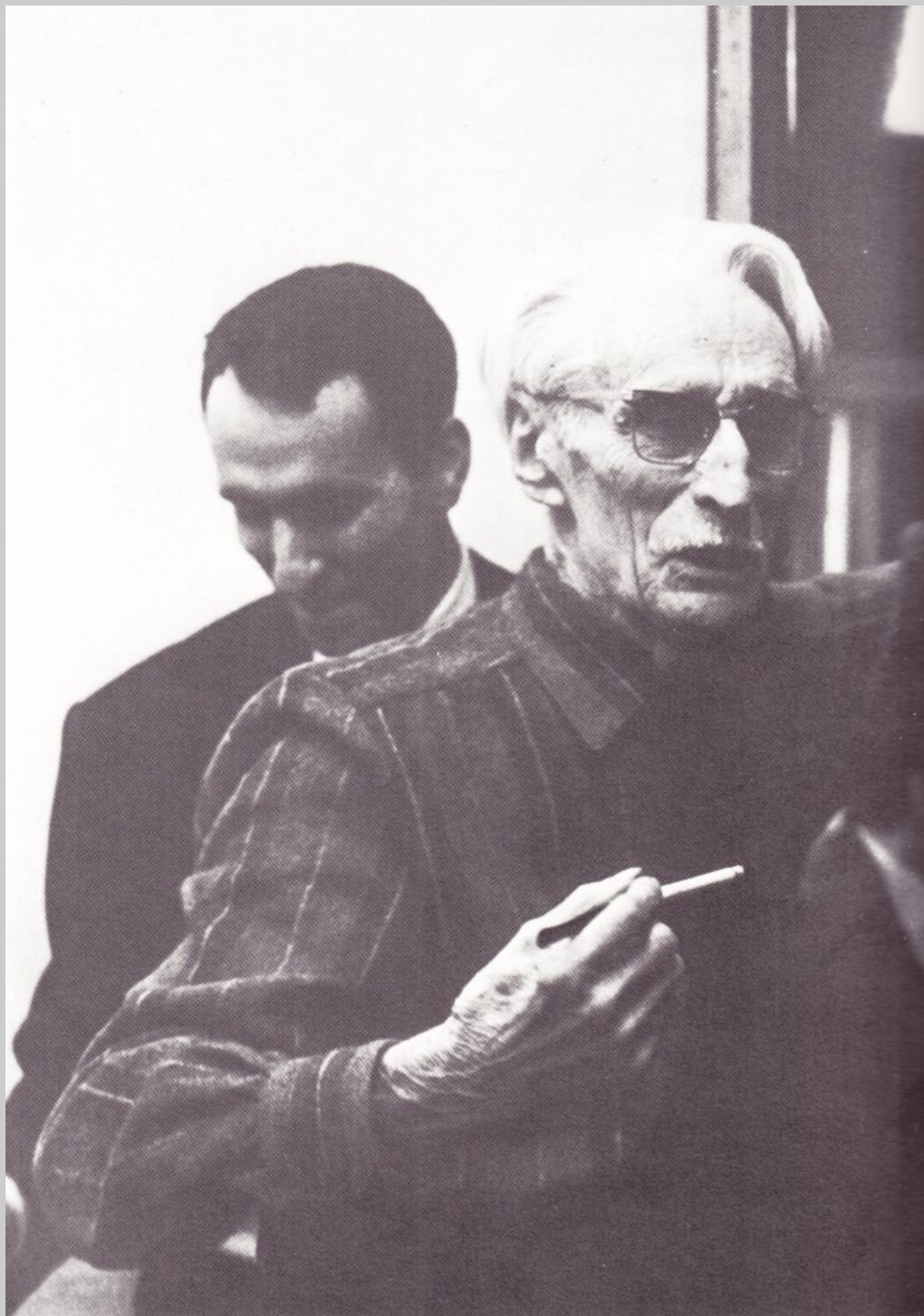
le plus fin. Et cet homme c'est adressé à nous dans le meilleur français et nous a dit : 'Je m'appelle Kadi Rahib, je ne suis pas ministre, parce qu'il n'y a pas de ministres, il n'y a que sa majesté l'Imam, qui a tous les pouvoirs, mais enfin je suis délégué aux relations étrangères et c'est pourquoi je viens vous saluer et c'est moi qui vais m'occuper de vous, étant donné que je suis la seule personne de cette île à parler une langue étrangère. » (RTL, Interview Y. Courrière dans *Kessel*). Kessel fait aussi la connaissance d'un médecin arménien du nom de Babadjian, qui lui procure de la vodka et lui raconte l'histoire de Mareb, la cité maudite du Yémen. Il lui offre aussi une tête en albâtre, trouvée par un jeune yéménite dans cette ville enfouie, que Kessel garde précieusement. Mais en-dehors de ces nouvelles amitiés, Joseph Kessel n'apprend rien de nouveau sur le trafic des esclaves. Leur trace semble s'arrêter sur les côtes du pays de l'Imam. Par contre, il y rencontre des guerriers yéménites dans les rues de Sanaa : « Il y régnait une rumeur spéciale qui fit légèrement tressaillir Igricheff, car c'était une rumeur d'armes. Sur toutes les places campaient des groupes d'hommes aux longs cheveux, aux vêtements flottants et disparates, coiffés de turbans, les pieds nus ou dans des sandales rudes. Mais chacun avait un fusil, des cartouchières à la ceinture et sur la poitrine, et plusieurs poignards dans le même fourreau recourbé et ciselé. Dans les rues passaient au long trot de leurs méhara, une jambe sur le col flexible, des guerriers farouches, échevelés, qui faisaient tourner leurs carabines. Des cavaliers les dépassaient sur de petits chevaux sauvages. Les troupes de l'Imam se



réunissaient comme des hordes pour descendre vers le rivage de la mer Rouge, et fondre sur les Zaranigs. [...] C'est qu'une troupe nombreuse, disposée par rangs de six, venait sur lui. Et ce n'était pas une marche mais une danse terrible et sacrée. Les pieds nus martelaient le sol sur une cadence dure, sèche, dans d'étranges et brefs entrechats. Sur chaque file les guerriers se tenaient par les mains, faisaient ensemble deux pas en avant, reculaient d'un, repartaient en dansant. Et les armes s'entrechoquaient, cependant que d'une voix suraiguë, vrillante, insoutenable, les hommes chantaient un chant simple, primitif et funeste d'angoisse, de courage et de mort. » (Joseph Kessel, *Fortune carrée*, p.27-28).

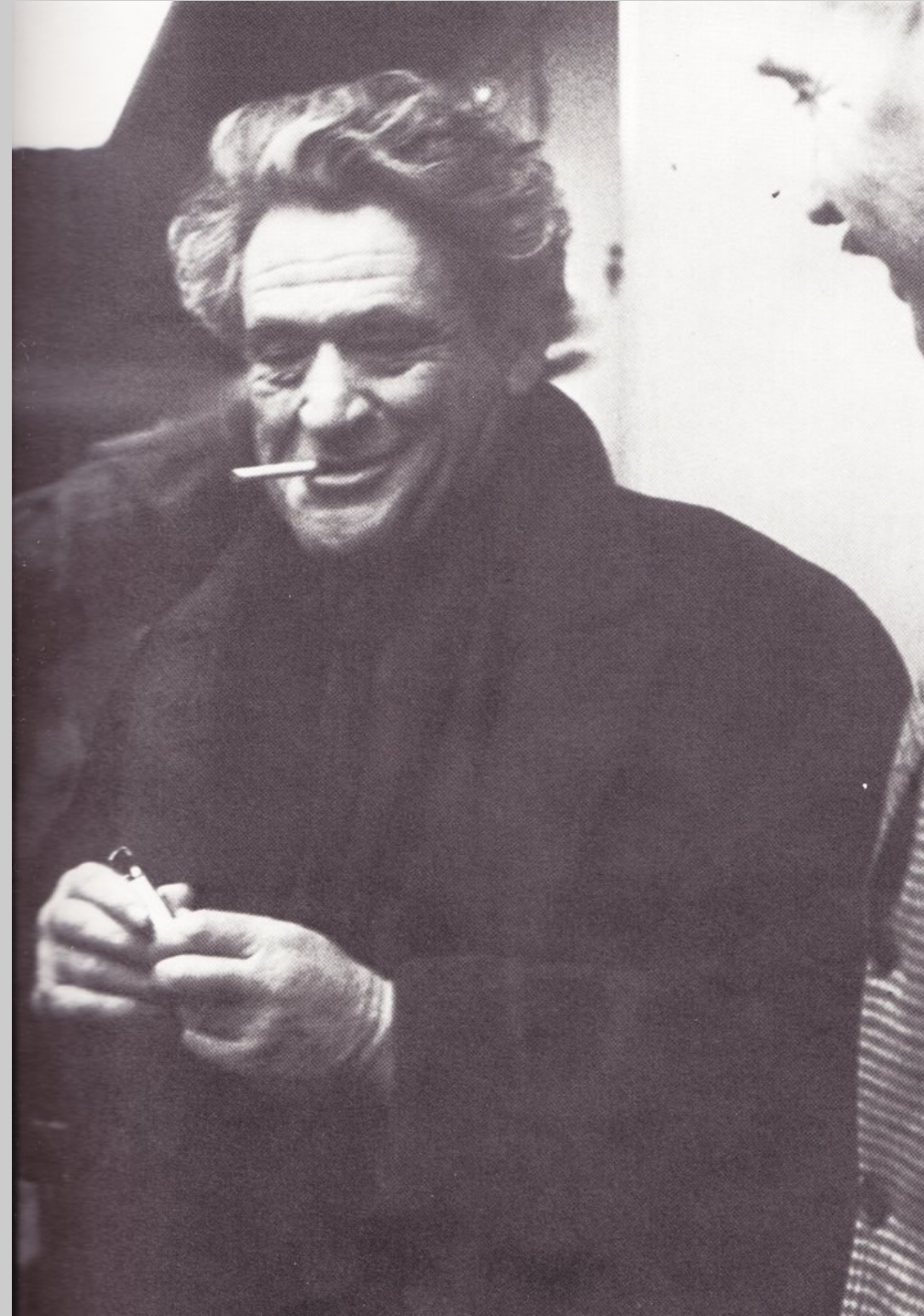
Kessel a aussi la chance de voir des pirates zaranigs aussi bien à Sanaa : « Et là, soudainement, au détour d'une rue crasseuse, apparaissent des têtes coupées, plantées sur des pics, sous des moucharabiehs, vantaux de bois qui dissimulent le regard des femmes. Kessel ne masque pas son effroi. Il s'agit de pirates zaranig, vaincus par le fils de l'imam. » (Kessel, *Le nomade éternel*, p.93) que dans le refuge de ces redoutables guerriers :

« De l'autre côté de la colline campaient six cents guerriers. Ils n'avaient ni tentes ni convoi. Répandus autour d'un puits, ils se tenaient accroupis sur les talons, le menton contre leurs fusils. Quand ils virent apparaître les deux prisonniers, ils les entourèrent, avec des regards farouches, mais sans crier. Ce silence, dans une foule orientale, surprit Igricheff. Il considéra intensément les hommes réunis autour de lui et vit qu'ils ne ressemblaient en rien ni aux montagnards des djebels ni aux paysans du Téhama. Ils étaient courts, larges, avec des épaules et des cuisses très développées. Leurs cheveux noirs comme du jais, épais, durs et drus, se tenaient droit



sur leurs têtes rondes et mangeaient la moitié de leurs fronts bas. Les nez étaient légèrement écrasés, les bouches bestiales. Pour vêtement, ils avaient des pagnes et des tuniques en toile, teintées d'un indigo craquelé et lourd qui les rendait rigides. Ils portaient tous de longs fusils, ornés de cercles d'argent et des poignards plus longs, plus effilés que ceux des Yéménites. Dans chaque muscle du corps et du visage, il y avait quelque chose de violent, d'insensible. On eût dit une meute disciplinée et muette. » (Joseph Kessel, *Fortune carrée*, p.71).

Déçu par cette fin, Kessel retourne en France et publie le reportage *Marché d'esclaves*, qui connaît un grand succès auprès des lecteurs français, en vingt articles à partir de 1930. Le tirage du *Matin* augmente de cent vingt-cinq mille exemplaires. Mais la récompense que mériterait le journaliste n'est pas celle qu'il a attendue : le patron Bunau-Varilla lui offre trois bouteilles de Synthol et Georges Dupont demande à Kessel de lui payer le dédouanement d'un paquet de café Moka que l'Imam a offert aux voyageurs...



Page 1 (en haut) :
Boutre d'Henry de Monfreid, 1930.
Source : Ivan Stephen, Alain da Cunha et Arlette Moreau, Kessel, Paris, Plon, 1985, p. 80.

Page 1 (en bas) :
Sana'a. Source : Guillaume de Monfreid, *Sur les pas de Henry de Monfreid*, Paris, Presses de la Renaissance, 2007, p. 55.

Page 2 (en haut) :
Au milieu des askaris, 1930. Source : *Ibid.*, p. 85.

Page 2 (en bas) :
A Obock avec Monfreid à ses côtés. Source : *Ibid.*, p. 79.

Page 3 et 4 :
Rencontre entre Henry de Monfreid et Joseph Kessel, 1965. Source : *Ibid.*, p. 195.